

Homélie du vingtième dimanche ordinaire A

On a du mal à reconnaître le Christ dans le passage de l'Évangile qui nous est proposé en ce dimanche. Le ton méprisant de ses réponses contraste totalement avec sa bonté habituelle. Pourquoi une telle dureté ? se demande-t-on spontanément en terminant la lecture de ce récit. Pourquoi humilier cette femme, dont la démarche toute empreinte de foi, de délicatesse et de persévérance force notre admiration ?

Une triple barrière : rappelons le contexte socioreligieux de la scène. Jésus se trouve en territoire païen, dans la région syro-phénicienne, plus connu sous le nom de terre de Canaan. Entre lui et la femme qui vient se jeter à ses pieds, il existe une triple barrière dressée par de longs siècles d'histoire.

D'abord une barrière religieuse, car elle est païenne, fille de Canaan, membre du peuple honni des prophètes pour avoir corrompu Israël.

Ensuite, elle est étrangère, provenant de la bande côtière de l'ancienne Phénicie, appelée « Syrophénicie » par opposition à l'arrière-pays désigné par « Libophénicie ».

Enfin, elle est femme : un être que son présumé statut d'« infériorité » n'autorisait pas à importuner le Maître.

Pourtant ces trois barrières ne la retiennent pas ; bien au contraire : se jetant aux pieds de Jésus, elle le supplie de délivrer sa fille de la possession du démon.

Le refus paradoxal du Christ : À la prière insistante de cette païenne, Jésus répond par le silence. Même l'intervention des disciples, gênés par les cris de la femme, ne fléchit pas sa décision. Bien au contraire, pour justifier son refus, Jésus déclare d'un ton péremptoire : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël ». Et quand finalement, il sort de sa réserve pour se tourner vers la femme, c'est pour adresser

une injure réellement surprenante : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le donner aux petits chiens ». Les juifs d'abord, dit-il ; les païens viendront ensuite. Il n'est donc pas convenable de délaisser les premiers pour s'occuper des seconds. La réponse paraît sans appel. Néanmoins la femme insiste en donnant une répartie admirable : « c'est vrai, Seigneur ; mais justement les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ».

Les miettes des petits chiens : Sans se sentir offensé par les propos de son interlocuteur, la femme lui fait comprendre que les petits chiens ont droit, eux aussi, à leur part. Ils profitent des miettes que les enfants font tomber de la table, par inadvertance ou sciemment. En clair, elle affirme que point n'est besoin d'attendre que les enfants aient fini de manger pour s'intéresser aux petits chiens ; de même il n'est pas nécessaire d'attendre la conversion de tous les juifs pour se tourner vers les païens. En donnant les miettes aux petits chiens, semble-t-elle déclarer, on ne prive pas les enfants de leur pain. Tout comme en intervenant en sa faveur, Jésus ne prive pas les Juifs de leurs privilèges !

Le temps de la grâce est donc arrivé aussi pour les païens puisque certains d'entre eux sont déjà parvenus à la foi en Jésus. Preuve en est que dans sa spontanéité, elle vient de donner au Christ le titre qui reconnaît sa véritable identité : « Seigneur ». Dès lors la réponse du Christ ne se fait pas attendre : « Femme, ta foi est grande, que tout se passe pour toi comme tu le veux ».

Faisant une relecture de l'évangélisation, saint Paul, dans la seconde lecture, fait observer que par suite du refus des juifs d'accueillir la foi au Christ, les païens se sont vus attribuer la première place. Faut-il pour autant s'en enorgueillir ? Le risque est grand, en effet, de tomber dans un complexe de supériorité. Voilà pourquoi, saint Paul invite les païens à l'humilité en leur rappelant que les dons de Dieu et son appel sont irrévocables.